Le recueil du lac noir : poèmes de Jao Tsong-Yi

Autor(en): **Demiéville, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie**

Band (Jahr): **22 (1968)**

Heft 1-4

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-146132

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE RECUEIL DU LAC NOIR

POÈMES DE JAO TSONG-YI

UNIVERSITÉ DE HONGKONG

TRADUITS PAR PAUL DEMIÉVILLE

COLLÈGE DE FRANCE

L'auteur de ces poèmes inédits, originaire de Tch'ao-tcheou dans le Kouang-tong, actuellement installé à l'Université de Hongkong, est un des plus grands sinologues vivants. De l'histoire à la géographie, de la linguistique à la paléographie, de la critique littéraire à la musicologie, il n'est guère de domaine où il n'ait fait preuve d'une maîtrise qui lui a valu une renommée internationale. Son œuvre scientifique, dont le caractère encyclopédique est dans la meilleure tradition de l'érudition chinoise, a été couronnée en 1962 par l'Institut de France. Mais c'est aussi un artiste, qui pratique en expert la poésie, la peinture, la musique et en particulier la cithare classique à sept cordes, dont il est un virtuose consommé. Invité par le Centre national de la recherche scientifique à séjourner une année à Paris pour s'y consacrer à l'étude des manuscrits de Touen-houang conservés à la Bibliothèque nationale, il a bien voulu accepter de venir passer une semaine en Suisse avec moi pendant l'été de 1966. Pour une fois, le temps était au beau ; je lui ai fait visiter le Jura, le Léman, les Alpes valaisannes. Souvent, au cours de nos excursions, je voyais cet homme affable, ce brillant causeur tomber dans de curieux silences. C'est qu'il était en train de composer des poèmes, qu'il notait le soir à l'étape. Il y a mis en œuvre les ressources d'un art bien chinois, celui du paysage de montagne, qui depuis une quinzaine de siècles a produit là-bas, en poésie aussi bien qu'en peinture, des chefs-d'œuvre dont nous n'avons pas d'équivalent, même depuis que le romantisme et l'impressionnisme ont mis chez nous la nature à la mode. M. Jao Tsong-yi possède sa littérature chinoise sur le bout des doigts, en bonne partie par cœur. Le langage de ses poèmes est celui d'une longue tradition qui lui fournit beaucoup de ses moyens d'expression ; comme toute poésie classique en Chine (sans excepter de nos jours celle du président Mao Tsö-tong lui-même), c'est un art de la variation sur des thèmes dont le répertoire est un des plus vastes du monde. Dans les notes de ma traduction, j'ai cru devoir indiquer quelques-unes des sources auxquelles il a puisé. Celles-ci sont familières à tout bon lettré chinois, mais le lecteur étranger, faute de les connaître, s'expose à l'incompréhension ou au malentendu. Quant à la prosodie utilisée d'un bout à l'autre de ce recueil, c'est celle du quatrain dit «vers interrompus» *(tsiue-kiu)*, qui par bonheur ne fait pas trop de place aux effets de parallélisme, exploités à fond dans d'autres genres pour le désespoir des traducteurs. La métrique est heptasyllabique, c'est-à-dire que chacun des vers du quatrain compte sept pieds d'une syllabe (ou d'un mot, puisqu'en chinois le mot est monosyllabique),

山市

一上高丘百不同 山腰犬吠水
聲中葡萄叢濕枝頭雨苜
蓿花開露腳風

累夢湖中矚眺

恍如一葉渡江時 山色波光澈
灧奇日月此中相出沒飛來
白鳥索題詩

涕柳垂堤綠正繁 看山一路
落平原片帆安穩西風裏 領
略湖陰頃刻溫

I. MONT-LA-VILLE

À peine atteint-on la hauteur que tout est différent;
Un chien aboie au flanc du mont parmi le bruit des eaux.
La vigne aux feuilles détrempées, la pluie au bout des pampres ...
Dans les prés le trèfle fleurit comme pieds de rosée.

3. Mont-la-Ville – non pas «la ville» du mont comme son nom est traduit en chinois, mais étymologiquement «la villa» au sens latin, c'est-à-dire la ferme ou le groupe de fermes, en chinois *tchouang* – est un village du Jura vaudois situé à 850 mètres d'altitude, où l'on ne trouve pas d'autre vignoble que la vigne vierge qui couvre les murs de la vieille maison.

4. Les gouttes de rosée – ou ici de pluie – comparées à des pieds que fait courir le vent: Li Ho (IXe siècle), *Prélude de harpe:* «Vol oblique des pieds de la pluie sur la King froide et déserte»; *Répertoire des peintures de l'ère Siuan-ho* (XIIe siècle): «Les pieds de la pluie, peints par le moine Kiu-jan, font comme une fine atmosphère qui encadre les personnages.»

II. REGARDS SUR LE LÉMAN

En bateau – feuille au fil de l'eau qui passerait un fleuve;
Couleur des monts, éclat des flots, miroitements étranges ...
Ici se couche le soleil, là se lève la lune;
Les mouettes viennent au vol quémander un poème.

Parcours en bateau du «Haut Lac».

1. Le bateau qui file comme feuille sur l'eau d'un fleuve, image tirée des poètes Po Kiu-yi (IXe siècle) et Sou Che (XIe siècle).

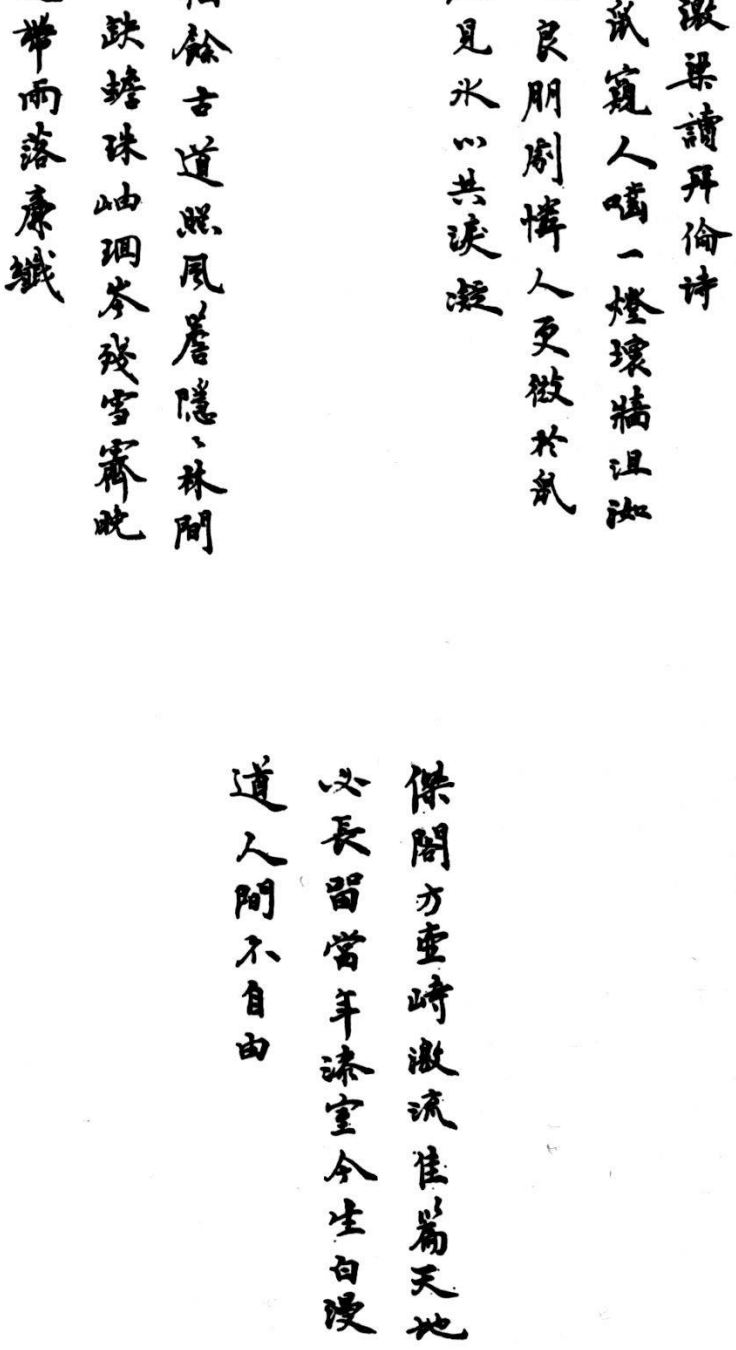
2. Sou Che (XIe siècle), *En buvant sur le lac, par le beau temps, puis par la pluie:*

«Eclat de l'onde qui miroite – c'est le beau temps;
Couleur sombre des monts – la pluie aussi a ses charmes étranges.»

3. Image évoquant la vaste étendue du Lac aux Herbes vertes, dans la province du Hou-nan (*Notice sur King-tcheou*, de Cheng Hong-tche, Ve siècle).

Les saules pleureurs de la digue éclatent de verdure;
On voit les monts de toute part s'abaisser vers la plaine.
Une voile isolée est là, calme dans le vent d'ouest;
Du lac qui s'assombrit nous vient une tiède bouffée.

1. L'expression «saule pleureur» est un emprunt aux langues européennes.



III. À CHILLON, EN LISANT LE POÈME DE BYRON

Épiant l'homme, les souris rongeaient la lampe unique;
Dans l'humide cachot qui croule, elles sont ses amies.
Pitié pour le héros tombé plus bas que la souris!
On croirait voir son cœur glacé geler avec ses larmes.

2. Wen T'ien-siang (XIIe siècle), *Chanson de la droiture*, composée alors qu'il était prisonnier des Mongols, auxquels il refusait de se soumettre: «Hélas! cet humide cachot, c'est mon jardin de paradis.» – Les souris sont une allusion au poème de Byron, *The prisoner of Chillon:*

«With spiders I had friendship made ...
Had seen the mice by moonlight play,
And why should I feel less than they?
We were all inmates of one place.»

4. Son cœur glacé: pur et dur comme glace. Image empruntée à Wang Tch'ang-ling, poète des T'ang (VIIIe siècle).

De la vertu des anciens s'illumine l'auvent;
Sur la pénombre des forêts monte un croissant de lune.
Dans le ciel pur, les pics neigeux sont comme jade et perles;
Partout tombent les fleurs du soir en ondée de pluie fine.

1. Même poème de Wen T'ien-siang:

«Sous un auvent battu des vents, j'ouvre mes livres pour les lire;
Et la vertu des anciens éclaire mon visage.»

2. Mot à mot: «Pics de perle, sommets de jade dans le ciel pur, sur lesquels subsiste la neige.» Les premiers mots sont repris d'un poème en prose *(fou)* de Tchang Jong (Ve siècle).

Le château sur l'îlot de roc brave l'assaut des vagues;
Entre ciel et terre à jamais un beau poème dure.
La noire cellule d'alors, la voici blanche et claire:
Ne dites pas qu'il n'y a point de liberté pour l'homme!

1. L'îlot de roc sur lequel est construit le château de Chillon: au propre «la Jarre carrée», nom d'une île montagneuse où résidaient les immortels selon la légende taoïste.

2. Tou Fou (VIIIe siècle), *Offert à Li Po:* «Un rouleau de poèmes dure à jamais entre ciel et terre.»

3. Allusion à un passage du philosophe Tchouang-tseu (IIIe siècle av. J.-C.) où le corps est comparé à une cellule vide éclairée par la lumière de l'esprit.

車中戴老為述當地史跡

我從赤水思玄圖
公與蒼山共白頭
人物水鄉勞指數
名都行處王淹留

列克墓

人間從此變淒寒
花下高眠意自適
留有暗香誰省得
西風新塚樹蕭蕭

IV. DANS LE TRAIN, TAI L'ANCIEN ÉVOQUE POUR MOI DES SOUVENIRS LOCAUX

De mon Eau rouge, moi, j'aspire à voir le Jardin sombre;
Votre tête, à vous, a blanchi comme celle des monts.
Merci de m'indiquer les noms dont s'illustra ce port,
Site célèbre qui vaudrait que l'on s'y attardât.

En passant en train à Vevey et à Clarens, j'avais rappelé les noms de quelques personnages qui illustrèrent ces petits ports du Léman: Rousseau et Mme de Warens, Tolstoi et Dostoïevski, Hugo et Daudet, Courbet et Corot, Tchaïkovski et Henri Duparc, Henry James et Hemingway ...

1. L'Eau rouge est le nom d'une localité des confins de la Chine et de l'Asie Centrale, en vue des monts K'ouen-louen sur lesquels la légende situait une résidence des Immortels nommée le Jardin sombre (ou le Jardin suspendu). Plus d'un poète des T'ang a langui en exil dans la garnison de l'Eau rouge.

V. LA TOMBE DE RILKE

De cette mort, l'humanité reste à jamais en deuil;
Haut sommeil sous les fleurs – pensée hantant de loin le monde ...
Il subsiste un parfum secret, mais qui donc le perçoit?
Dans le vent d'ouest l'arbre bruit sur la tombe nouvelle.

2. Allusion aux vers inscrits sur la pierre tombale de Rainer Maria Rilke, garnie de roses, à Rarogne dans le Haut Valais:

«Rose, oh reiner Widerspruch, Lust
Niemandes Schlaf zu sein unter soviel Lidern!»

3. Le sens si subtil de ces vers, «qui donc le perçoit?» – Le «parfum secret» de la fleur du *prunus*, qui s'épanouit à la fin de l'hiver, a été chanté par les poètes des Song, Lin Pou, Kiang K'ouei et autres (XIe–XIIIe siècles).

4. Le vent d'ouest est en Chine celui qui annonce la mousson d'automne et le déclin de l'année.

渾河

急灘對我盡情啼萬頃波濤
石失泥霧裏看山成一快曉風
雲水欲平隄

道中和李白

無數層巒齊〻山飛鳶去雁
不知閒遊人歸獨將安往只
在高低殘雪間

驅車忽過萬重山心共孤雲
來去閒耀眼冰川皆淨土
置身太古異人间

VI. LE RHÔNE

Les rapides impétueux me chantent une plainte;
Largement s'étendent les flots, boue et pierre mêlées.
Quel plaisir de voir dans la nue apparaître les monts!
Vent du matin – brume sur l'eau comme une digue étale ...

4. Allusion à la célèbre digue construite à travers le Lac de l'Ouest, près de Hang-tcheou, par le poète Sou Che au XIe siècle. Les brumes du matin forment au-dessus des eaux du Rhône comme une digue plate.

VII. EN ROUTE: SUR DES RIMES DE LI PO

Chaos de pics vertigineux, accumulés sans nombre,
Où l'oie sauvage et l'épervier volent sans se lasser ...
Le promeneur déconcerté ne sait où prendre pied;
Il hésite entre bas et haut, dans des restes de neige.

Ces deux quatrains, composés dans le petit train Viège–Zermatt qui remonte le val sauvage de Saint-Nicolas où jusqu'en plein été subsistent des bouts de névés, sont sur les rimes *(chan, hien, kien)* du célèbre poème de Li Po (VIIIe siècle) que j'avais cité en bavardant:

«Pourquoi je vais percher, dis-tu, dans les montagnes bleues?
Je ris et ne répondrai point; que l'on me laisse oisif!
Les fleurs de la source aux pêchers s'en vont sur le torrent ...
Ici c'est un autre univers – non point celui des hommes.»

2. L'oie sauvage est un sinicisme.

Le train se hâte entre dix mille étages de montagne;
Au gré d'un nuage orphelin, mon esprit vagabonde.
Les grands glaciers éblouissants sont pour moi Terre Pure;
C'est le monde des temps premiers – non pas celui des hommes.

3. La Terre Pure est le paradis bouddhique, hors du cosmos humain.

夕歸至戴老

迴風袖裏猶飄雪落日峰
頭似塗金行容不如歸天遠
野花猶待美人尋

流水潺々送遠音虛雲擁樹
改餘陰追隨一老同康樂无
閑休徵莽在今

VIII. EN RENTRANT LE SOIR: OFFERT À TAI L'ANCIEN

Dans nos manches tournoie un vent qui sent encor la neige;
Sur les hauts sommets, le soleil tombe en les plaquant d'or.
Les promeneurs sont moins dispos que le chien qui les suit;
Les fleurs sauvages n'attendaient que la main d'une belle.

Retour à Zermatt d'une excursion sur les hauteurs.

1. L'image du vent et de la neige qui tourbillonnent, empruntée à un traité d'esthétique poétique du VIe siècle *(Che-p'in)*, évoque la fraîcheur des brises vespérales, qui rappelle aux promeneurs les glaciers d'où ils descendent.

3–4. Un petit chien nous avait suivis en gambadant, plus dispos que nous ne l'étions après une longue marche, au cours de laquelle j'avais cueilli des fleurs le long du chemin. «La belle qui cueille des fleurs» est un cliché tiré des *Rhapsodies de Tch'ou* (IVe siècle av. J.-C.) et qui symbolise le sage.

Le bruit du torrent qui bondit se répercute au loin;
Un nuage passant sur l'arbre en nuance l'ombrage.
Je cours après un vieil ami pareil à Sie Ling-yun,
Qui savait saisir le bonheur dans le moment présent.

3. Sie Ling-yun (Ve siècle), grand poète de la montagne dont nous parlions souvent au cours de ces excursions.

4. Citation d'un poème de Sie Ling-yun, *En montant au pavillon sur l'étang*.

峯頂

雪壑氷崖起異軍山〻霧雪
了難分龍沙便有千堆白未以
玆山一段雲

蒼山負雪燭天門疊嶂晴時
帶雨痕絶壁翻空入無地遥〻
天見兩三村

IX. AU SOMMET

Ravins neigeux, gouffres glacés – quelle levée de troupes!
De monts en monts, neige et buée s'estompent indistinctes.
Tels dragons de sable au désert, mille amas de blancheur ...
On dirait, mais en plus énorme, un monceau de nuages.

Ce quatrain et le suivant évoquent le panorama glaciaire dont on jouit du haut du Gornergrat.

1. «Monstrueuse levée de troupes»: allusion à une levée de troupes rebelles mentionnée dans les Annales de Hiang Yu (233–202 av. J.-C.).

2. Le ciel était d'une pureté cristalline, sans l'ombre d'une buée. Mais il n'y a pas, pour un Chinois, de montagnes sans brumes; le *yin* manquerait au *yang*. Brumes et nuages reviennent plusieurs fois dans les poèmes qui suivent, alors que le temps était toujours au beau fixe ...

3. Les ondulations sablonneuses des déserts de l'Asie Centrale se comparaient à des dragons.

Les monts chenus lancent leurs feux jusqu'aux Portes du Ciel;
Il y subsiste, en plein beau temps, des vestiges de pluie.
Murs coupés, vides à l'envers, précipices sans fond ...
On ne voit plus, là-bas au loin, que deux ou trois villages.

1. Les Portes du Ciel sont celles du palais de la divinité suprême. Ce vers est une réminiscence du *Récit d'une ascension du Grand Mont*, par Yao Nai (XVIIIe siècle).

3. «Sans fond»: littéralement «il n'y a plus de sol», formule poétique exprimant l'impression de vertige de qui se penche sur un abîme. «Vide à l'envers» en est une autre, tirée du poète Tou Fou.

捨車步入林丘
平林突兀出雕牆雪外千峯
護夕陽攜杖遠來忘欲返櫻花
猶帶古時香

斜暉雲際閃孤光碧瓦紅樓
賁點椎林外雪山之外影最宜
入畫是蒼茫

縈靑繚白萬峯頭過日飛柯瑀
急流落葉滿山人延香磵泉和
雪洗清愁

X. DESCENTE À PIED PAR LA PENTE BOISÉE APRÈS AVOIR QUITTÉ LE TRAIN

Par dessus la forêt se dresse une paroi sculptée;
Les sommets surgis de la neige accueillent le couchant.
Pour les promeneurs à bâton, c'est l'oubli du retour;
De la fleur des pins se dégage un antique parfum.

Descente sur Zermatt, après avoir quitté le train du Gornergrat à la station de Riffelalp, qui marque la limite des forêts.

1. La paroi sculptée est une réminiscence des *Entretiens* de Confucius, V, 9.

3. «Oublier le retour» est une formule taoïste de l'extase qui saisit le promeneur perdu dans la nature.

Rais obliques au bord des nues, tels des éclairs perdus;
Bleues ardoises des châlets bruns, en touches de couleur;
Monts neigeux hors de la forêt et, hors des monts, leur ombre ...
Une peinture est toute faite avec ce paysage.

1. «Eclairs perdus» est emprunté à un poème *(ts'eu)* des Cinq Dynasties (Xe siècle).

4. «Rien ne conviendrait mieux à la peinture qu'un tel crépuscule.»

Entrelacs de blanc et de bleu sur les dix mille cimes;
Vol des branches à contre-jour, sur le torrent rapide ...
Les aiguilles jonchant le sol ne gardent pas nos traces;
Dans l'eau du ru, mêlée de neige, est lavé tout chagrin.

1. Réminiscence du *Récit d'une première promenade aux Monts de l'Ouest*, de Lieou Tsong-yuan (VIIIe–IXe siècles): «Entrelacs de blanc et de bleu, jusqu'au delà de l'horizon.»

4. Poème de Kiang K'ouei (XIIIe siècle): «En y mélangeant de la neige, la belle lave le vêtement du voyageur.»

黑湖

玉山堆裏看冰山疊石當空
意自閑懸渡崑崙難比擬湖
風吹我出林間

雪嶺低昂帶數州且送石棧作
勾留黃花交面如相識水黑山
青天盡頭

湖水清時不見魚飛飛蛺蝶欣迎
栖山深艸茂饒蕭瑟相對一峰
問起居

XI. AU LAC NOIR

Des blocs de jade et, dans leurs tas, des montagnes de glace ...
Ce grand roc qui perce le vide incite au rêve oisif.
Le K'ouen-louen aux gués suspendus n'offre rien de pareil;
Hors des forêts, le vent du lac m'emporte de son souffle.

Le Lac Noir, au pied du Cervin qu'évoque le deuxième vers. – Ce quatrain est sur les mêmes rimes de Li Po qu'au n° VII ci-dessus.

3. Le K'ouen-louen, avec ses ponts suspendus, est la grande chaîne de montagnes qui traverse toute la Haute Asie. Le poète veut dire que le spectacle qui s'offre à ses yeux l'emporte sur celui de toute autre montagne.

La neige ondulante des cols couvre plusieurs provinces;
Je m'attarde en portant mes pas sur l'échelle de pierre.
Avec les fleurs jaunes j'échange un salut amical;
Noire est l'eau, mais les monts sont bleus jusqu'aux confins du ciel.

1. Les cols qui chevauchent la frontière italo-suisse.
2. C'est le petit pont de planches qui borde le Lac Noir, au bas d'une paroi rocheuse.

Tout limpide que soit le lac, on n'y voit nul poisson;
Des papillons, en voletant, veulent toucher ma robe.
Montagne profonde, herbe courte – ô riche quiétude ...
Le pic et moi, nous nous disons: Et comment allez-vous?

4. Comparer le fameux quatrain de Li Po:

« Tous les oiseaux ont disparu là-haut;
Seul un nuage au ciel s'en va oisif.
A nous fixer tous deux sans nous lasser,
Il n'y a plus que la montagne et moi. »

誰與鋪綿入紫微中天雪共日
爭輝望雲自切思鄉意獨向湖
邊統一圓

車中望白牙山
獨浪陰識所歸輪蹄終日踏晴
暉開簾雪巘仍招手為約重來
叩翠微

Qu'on me donne un lit de duvet pour monter aux étoiles!
Neige et soleil, au cœur du ciel, luttent de radiance.
O nuage! mon cœur se brise, et je pense au pays ...
Je m'isole pour m'en aller faire le tour du lac.

1. La constellation Tseu-wei, au pôle nord, résidence de l'Empereur du Ciel.
3. Un nuage blanc errant dans le ciel évoque traditionnellement l'exil et le mal du pays.
4. Il s'était en effet écarté pour aller faire tout seul le tour du Lac Noir.

XII. DANS LE TRAIN: REGARD SUR LA DENT DU MIDI

Vagues troubles qui déferlez, où donc vous perdez-vous?
Les roues du train semblent sans fin rouler sur la lumière.
Store levé: le pic neigeux est là qui me fait signe,
Pour m'engager à revenir saluer sa cime bleue.

2. Littéralement «les roues (du char) et les sabots (du cheval)», d'après un poème de Tou Mou (IXe siècle): «Le paysage sans arrêt devant nos yeux défile; roues et sabots vont sans répit comme eau courante.» Les roues du train, qui nous ramenait du Valais à Lausanne, semblent rouler sur la lumière du lac, qu'il longe de près à l'endroit d'où l'on voit la Dent du Midi.

洛桑泳池

人同洲渚各横陳湖水湖烟更媚
人小坐風生吟思足落花依艸自
成茵

綺岸公園

風吹蒲稗更相依岸柳深情那
迭違垂縷和烟千百匝溪山只
想放人歸

馬牙皴法聳奇峯墨澤涵波
潤古松欲向山靈留粉木月明
来此聽樓鐘

XIII. AUX BAINS DE LAUSANNE

Les hommes, comme les îlots, se prélassent couchés,
Fascinés par les eaux du lac aux embruns vaporeux.
Moi, je m'assieds un peu : la brise est propice au poème ;
Les fleurs tombées sur le gazon me servent de coussin.

2–3. Variations sur des vers de Wang Ngan-che (XIe siècle) et de Sseu-k'ong T'ou (IXe siècle).

4. Le premier hémistiche est tiré du traité de poétique de Tchong Jong (*Che-p'in*, VIe siècle).

XIV. LE PARC DE BELLERIVE

Herbes et roseaux sous le vent se serrent de plus près ;
Sur la rive, comment quitter ces saules qui m'émeuvent ?
Leurs fils, pendant dans la buée, font cent et mille tours ;
Gardez-moi, collines, ruisseaux : pour moi pas de retour !

Bellerive, réserve naturelle au bord du lac, près de Lausanne.

1. Poème de Sie Ling-yun (Ve siècle) : «Herbes et roseaux se serrent les uns contre les autres.»

4. De nouveau «l'oubli du retour» dans l'extase de la nature.

Qu'en style de dents de cheval se dresse un pic étrange !
Qu'à flots d'encre en lavis se brosse un pin antique !
Je veux offrir une peinture au dieu de la montagne,
Pour revenir au clair de lune entendre ici la cloche.

1–2. Termes de technique picturale.

4. Le poète forme le vœu de revenir en ces lieux pour y entendre tinter une cloche au clair de lune : thème classique du lyrisme chinois, comme dans ces vers de Li Chang-ying (IXe siècle) : «Puissions-nous, dans une autre existence, entendre ici tinter la cloche d'un clocher !» ou de Sa-tou-la (XIVe siècle) : «Puissé-je au clair de lune venir entendre ici la cloche de King-yang !»

大林

出門喜有好風俱綠樹成陰
即吾廬一事令人長繫念繡
球花下食湖魚

別紫夢湖

蒲萄一望竟成林沙長岸邊
嫩艸侵隱隱南牙天半現撥風
日熱盪湖心

XV. AUX GRANDS BOIS

En plein air nous tient compagnie une brise propice ;
À l'ombre de ces arbres verts, je ferais ma chaumière.
Longtemps nous nous ressouviendrons d'avoir ici goûté,
Près des fleurs en balles brodées, aux frais poissons du lac.

Déjeuner en plein air à l'auberge des Grands Bois, près de Buchillon aux bords du Léman, réputée pour ses fritures d'ombles-chevaliers du lac.

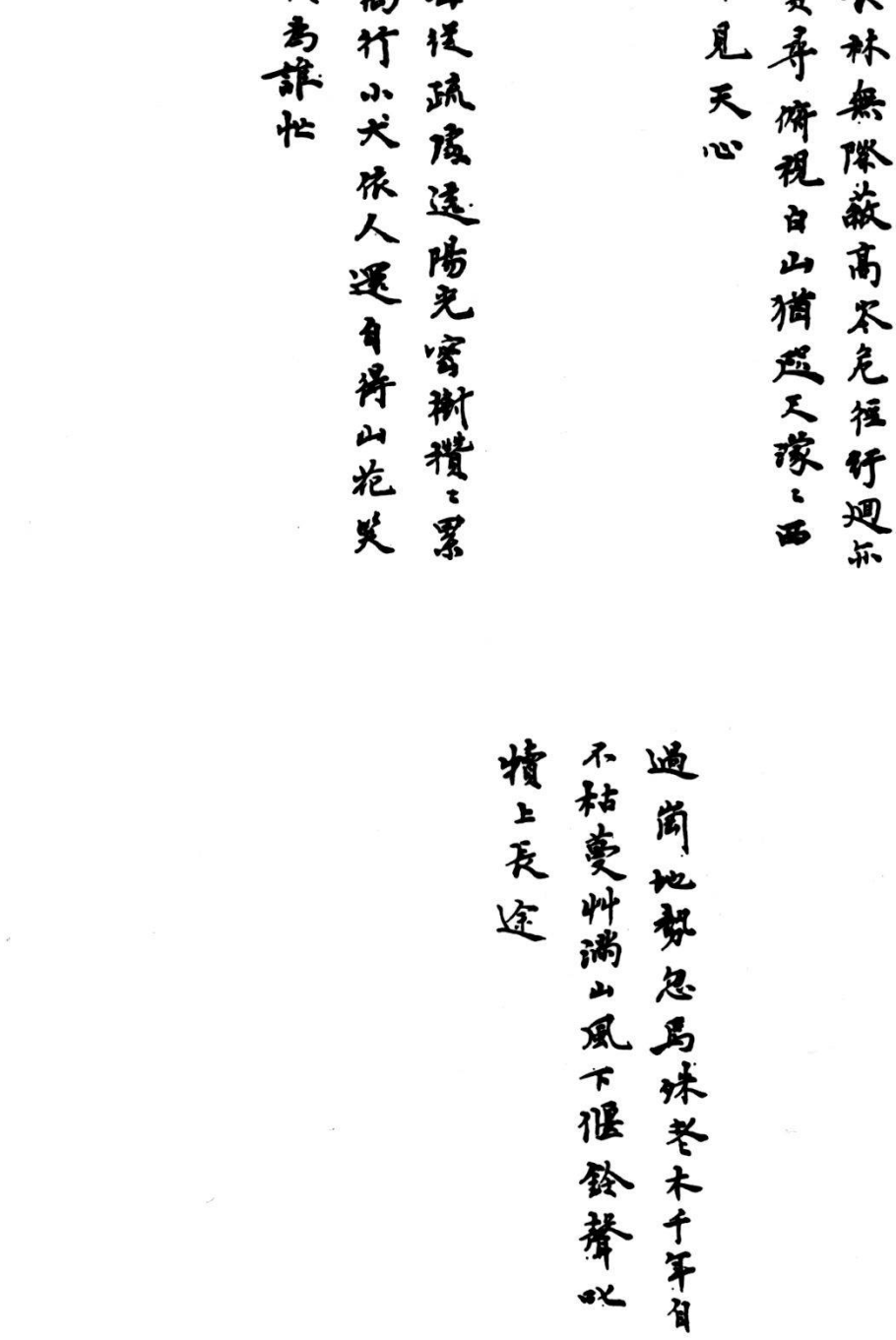
1. Repris d'un vers du poète T'ao Yuan-ming (Ve siècle), à la chaumière duquel il est fait allusion au vers suivant.

4. Les «fleurs en balles brodées» sont celles des hortensias du jardin de l'auberge.

XVI. ADIEU AU LÉMAN

Le vignoble à perte de vue forme une vraie forêt ;
Sur les longues berges de sable empiète une herbe tendre.
La Dent du Midi vaguement apparaît à mi-ciel ;
La brise tiède, au cœur du lac, berce mille reflets.

2. Poème de Sseu-k'ong T'ou (IXe siècle) : «Une herbe tendre pousse, empiétant sur le sable.»



XVII. AU MONT TENDRE

Longues forêts à l'infini, recouvrant les hauteurs;
La sente abrupte est sinueuse, et l'on doit la chercher.
Je me penche et vois le Mont Blanc, comme distant d'un pied;
Au loin, dans le soleil couchant, s'ouvre le cœur du ciel.

Le Mont Tendre, une des plus hautes sommités du Jura, non loin de Mont-la-Ville.

4. *Classique des Mutations (Yi-king)*, hexagramme *fou:* «Ne voit-on pas le cœur du ciel et de la terre?»

Le soleil glisse ses rayons à travers les trouées
Qui s'ouvrent dans les arbres drus alignés par dix mille.
Le petit basset suit son maître en prenant ses ébats;
Les fleurs me disent en riant: pour qui tant te hâter?

4. Formule tirée d'un poème du genre *ts'eu:* «Pourquoi tant te donner de peine? Pourquoi tant te hâter?»

Passé la crête, le terrain soudain change d'aspect:
Vieux arbres jamais secs depuis des millénaires;
Herbes folles plein la montagne, inclinées sous le vent;
Et les génisses mugissant dans le bruit des sonnailles.

3. Réminiscence de la parole de Confucius: «Le vilain plie sous la vertu du sage comme l'herbe sous le vent.»

4. «Les sonnailles crient aux génisses de poursuivre leur longue ascension», c'est-à-dire qu'elles semblent les inviter – et nous aussi – à ne pas se lasser de grimper.

嵐如八大醉中稿人似半千筆下
僧亂石問誰曾斧劈故鄉時
見此丘陵

絶頂徧攀石作欄諸峯回首正
陵〻我來不敢小天下山外者看
更有山

山椒峻處可題襟自是入山恐
不深為謝知音巖下叟西來
只欠一囊琴

L'air est celui que rend Pa-ta dans ses croquis d'ivrogne;
Les hommes sont tels que l'on voit des moines chez Pan-ts'ien.
Par quelle hache fut taillé tout ce chaos de rocs?
Dans mon pays, certains ont vu de ces montagnes-là.

1–2. «Pa-ta le montagnard» (Pa-ta chan-jen), surnom d'un grand paysagiste du XVIIe siècle qui peignait en état d'ivresse; Pan-ts'ien, «un demi-millénaire», surnom d'un autre peintre célèbre de la même époque, Kong Hien, dans les paysages duquel on voit souvent des moines bouddhistes perdus dans un coin de montagne. Le mot *lan*, traduit par «air», désigne au propre l'atmosphère vaporeuse dont l'art chinois entoure les montagnes.

3. «Taillé à la hache», désignation technique d'un procédé pictural pour la représentation des montagnes ou des rochers. Il est mentionné, par exemple, dans *Les secrets de la peinture* de Kong Hien. Ici la création picturale est assimilée à la création cosmique, celle-ci faisant l'objet d'une simple question comme le veut l'agnosticisme chinois.

4. Variation sur un vers de Sou Che (XIe siècle): «Dans mon pays natal, point de lacs ni de monts si beaux.» Le mot employé au vers 4 pour «montagnes» *(k'ieou-ling)* est tiré d'un passage de Tchouang-tseu (chap. XXV), où il est aussi question de pays natal.

Sur le faîte, une palissade et un enclos de pierre;
Tournant la tête, j'aperçois les monts à l'infini.
Ici je n'oserais trouver que le monde est petit;
Car par delà les monts, voyez, il y a d'autres monts!

3. Mencius rapporte qu'ayant fait l'ascension du Grand Mont (T'ai-chan, le pic sacré de l'Est), Confucius regarda autour de lui et «trouva le monde petit».

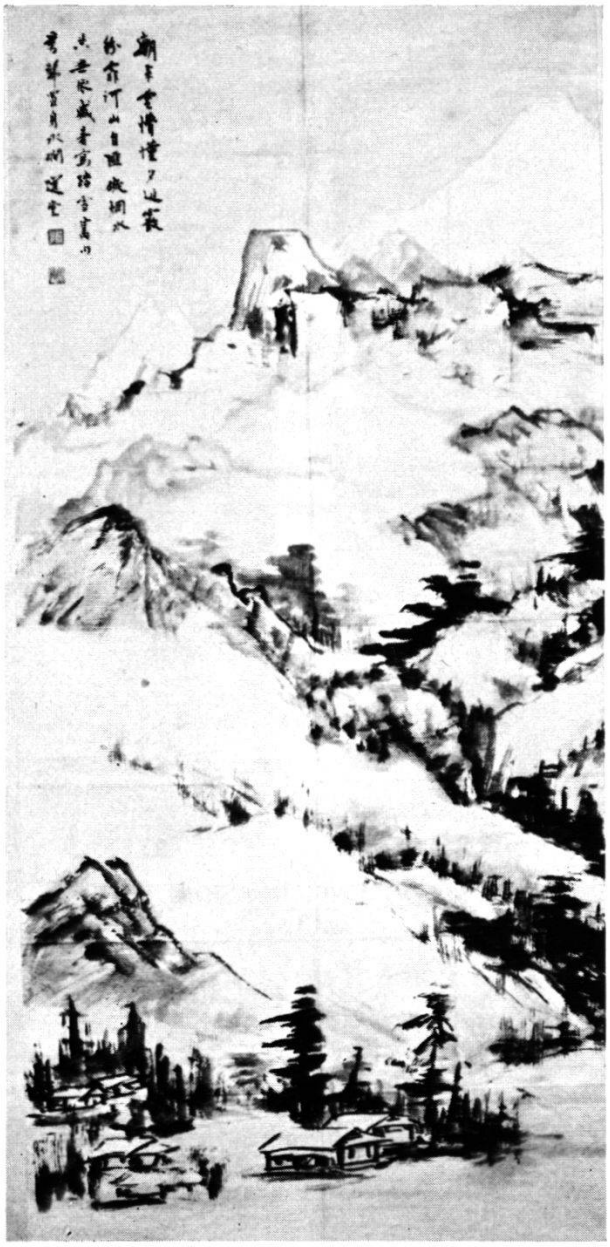
Sur cette pointe, il nous siérait d'échanger des poèmes;
Mais sans doute suis-je en montagne encore trop novice.
Pour remercier l'hôte alpin, l'ami musicien,
Que n'ai-je pris en Occident une de mes cithares!

1. Pour «échanger des poèmes», il y a dans le texte l'expression *t'i-kin*, «inscrire sur le rabat». C'était là le titre d'un recueil, aujourd'hui perdu, de poèmes «en répons» *(tch'ang-ho)*, c'est-à-dire composés sur les mêmes rimes et selon la même prosodie par un groupe de poètes de la fin des T'ang (IXe siècle). Le «rabat» *(kin)* est la pan de gauche de la robe, qui se rabat sur le pan de droite devant la poitrine. Ce mot implique aussi le sens d'une amitié intime, comme le pan de gauche se serre sur le pan de droite pour embrasser la poitrine, siège des sentiments. Des poèmes «inscrits sur le rabat» sont donc des poèmes d'amitié.

2. Repris d'un vers de Han Yu (VIIIe–IXe siècles). Il n'est pas encore assez pénétré de l'esprit de la retraite en montagne.

3. Mot à mot: «pour remercier le vieillard au pied des précipices, qui s'y connaît en musique». L'épithète «au pied des précipices» *(yen-hia)* est empruntée à Sie Ling-yun (Ve siècle) et s'applique à un homme qui s'est retiré du monde pour s'installer à la montagne, comme c'était le cas de ce poète. «S'y connaître en musique» *(tche-yin)*, c'est communier avec un ami dans l'amour de la musique, d'où le sens plus large d'amitié entre deux personnes qui se comprennent.

4. L'auteur avait renoncé au dernier moment, par crainte des risques du voyage, à apporter en Europe une des nombreuses cithares anciennes *(kou-k'in)* dont il est l'heureux propriétaire et dont il joue si bien. Il regrette de ne pouvoir exprimer par la musique sa reconnaissance et son amitié à son hôte.

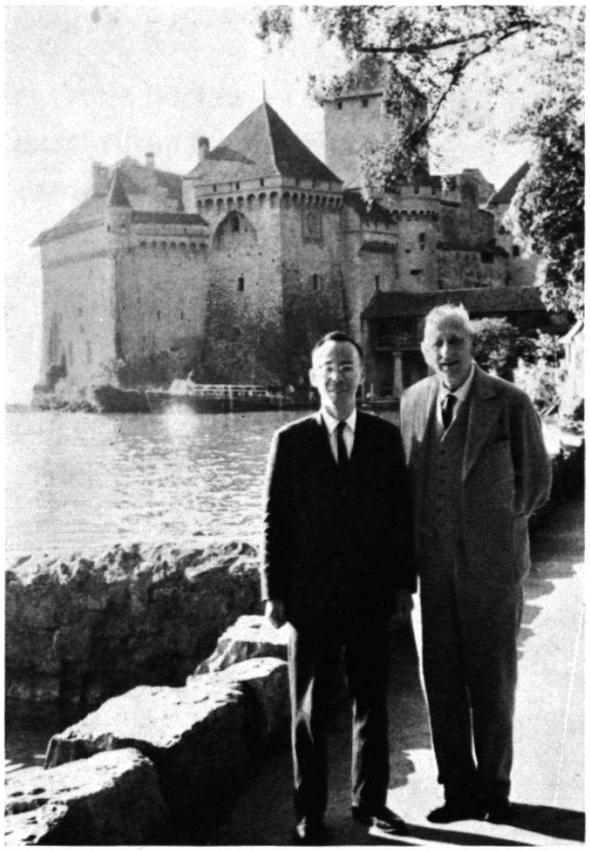


Lavis sur papier de Jao Tsong-yi (1 m × 2 m). Fait à Hongkong en octobre 1967.
Inscription :

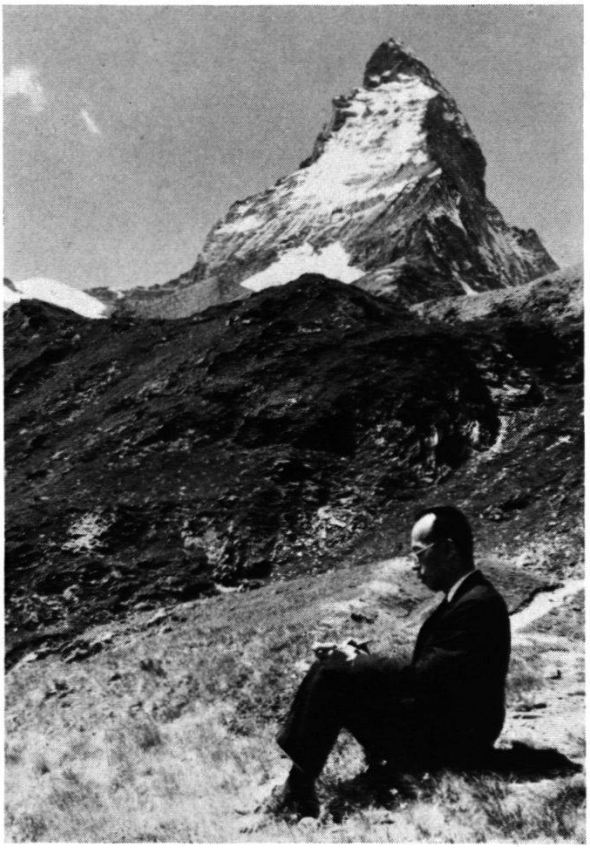
Quand on vient le matin, pénombre nuageuse ;
Quand on repart le soir, neige mêlée de pluie.
Entre torrents et monts, aucune obstruction ;
Entre brumes et eaux, nul point d'appui.

En pleine chaleur, j'ai peint la montagne de naguère où je foulais la neige ; c'est comme si j'avais mis mon corps dans un torrent glacé.

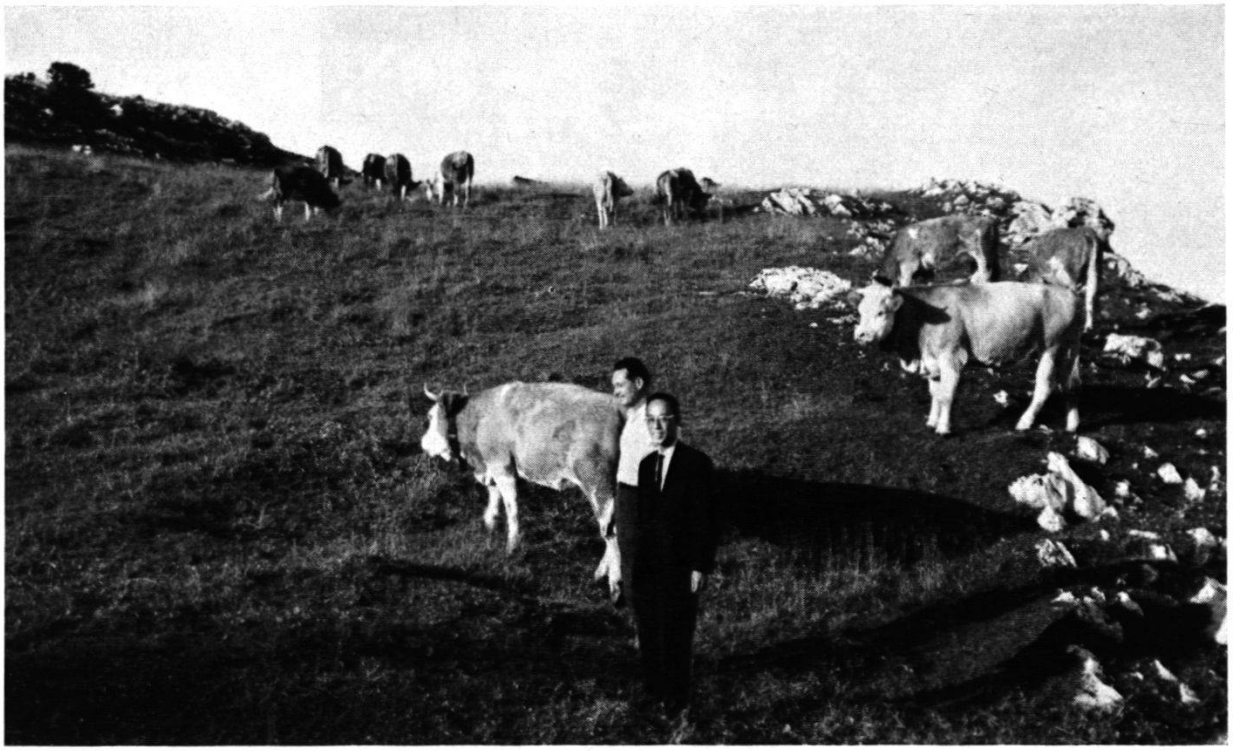
(Signature) Siuan-t'ang (nom de courtoisie de l'auteur).
(Cachets) Jao Po-tseu (surnom) ; Kou-ngan (l'ermitage de la constance, autre surnom).



Chillon



Au Lac Noir



Mont Tendre